

Ce chagrin qui fleurit au bord des routes

Pour la chercheuse Laetitia Nicolas, cette manifestation publique de deuil exprime le refus de la mort, toujours aussi taboue dans nos sociétés.

ANNE KAUFFMANN

L'automobiliste peut les apercevoir sur le bas-côté d'une route sinueuse, sur un pont, contre un arbre ou un panneau de signalisation, voire même sur une glissière d'auto-route. Ils y marquent le lieu d'un accident mortel. Ces bouquets funéraires souvent accompagnés de photos et d'objets, qui se transforment parfois en véritable mémorial, ont intrigué Laetitia Nicolas, une anthropologue française. Elle leur a consacré une étude qu'elle présentera demain soir au cours d'une conférence publique organisée par la Société d'études thanatologiques de Suisse romande.

Qu'est-ce qui vous a amené à enquêter sur ces bouquets funéraires?

Tout simplement le fait d'en voir souvent sur le bord des routes de ma région, les Alpes-de-Haute-Provence. Ensuite j'ai découvert que ce phénomène était très répandu, en tout cas en Occident, en particulier quand ce sont des jeunes qui ont été les victimes d'un accident mortel.

Est-ce que cela signifie que la mort retrouve une place visible dans nos sociétés?

C'était mon hypothèse de départ, mais j'arrive à la conclusion inverse. Mettre et renouveler ces bouquets pendant des années, voire parfois pendant des décennies, c'est la preuve qu'on n'accepte pas la mort. Ces fleurs ne sont d'ailleurs souvent qu'un élément d'une démarche plus large. La plupart des personnes qui déposent ces bouquets et qui ont accepté de me parler ont, par exemple, aussi érigé un autel dédié à leur enfant chez eux. Ils gardent parfois aussi le contact avec lui à travers un blog. Pour moi, tout cela montre une impossibilité à laisser partir les morts, qui est très contemporaine.

Comme la pratique de ces bouquets funéraires?

Je ne sais pas à quand remonte la pratique de marquer le lieu d'un accident, mais elle



Le long de la route de Peney, en hommage à un jeune homme décédé en mai 2008. Ces bouquets expriment avant tout le chagrin, et peut-être une difficulté très contemporaine à «laisser partir nos morts», selon l'anthropologue Laetitia Nicolas. (P. GILLIERON LOPRENO)

est ancienne. Pendant mon enquête j'ai ainsi retrouvé des croix en pierre de la fin du XIXe érigées suite à des accidents de charrette ou de vélo. Elles donnent le nom des victimes, qui ne sont pas que des jeunes, expliquent les circonstances de l'accident.

Rien de tout ça avec les bouquets d'aujourd'hui qui portent au mieux un prénom. C'est que maintenant les autres ne s'arrêtent pas, seules les familles le font. C'est un deuil visible, mais très privé. D'ailleurs, les tentatives d'ériger des monuments communs aux victimes de la route ne rencontrent pas grand succès.

Est-ce que ces bouquets marquent aussi le souci d'éviter qu'un autre accident ne se produise?

Cela peut arriver, mais ce n'était pas le cas des personnes que j'ai rencontrées. Bien sûr,

ces bouquets sont sur le domaine public, ils s'adressent donc aux autres, mais ils ont une motivation privée. Ils expriment surtout le chagrin et un besoin de compassion, un désir que les gens pensent à «leur» mort, la volonté qu'il ne soit pas oublié.

En France, par souci de prévention, la sécurité routière place parfois des silhouettes noires à l'endroit d'un accident mortel. Eh bien, certaines ont été brisées par les familles concernées. Parce que c'était anonyme, que cela ne rappelait pas «leur» disparu et que cela faisait trop penser à la mort.

«Les bouquets de bord de route: la fatalité mise en scène» par Laetitia Nicolas, Aula des Cèdres, HEP de Lausanne, 33 av. de Cour, jeudi 12 mars à 20 h 30.



«Parlons de la mort»

La Société d'études thanatologiques de Suisse romande (SET) prend un nouveau départ. Demain soir, elle se dotera de nouveaux statuts et d'un nouveau comité présidé par le professeur Marc Antoine Berthod, de la Haute Ecole de travail social et de la santé (EESP) à Lausanne.

Fondée il y a vingt-cinq ans, la SET a longtemps été incarnée par le sociologue Bernard Crettaz, grâce auquel la mort a parfois fait irruption avec fracas dans le paysage romand, notamment par le biais de l'exposition «La mort à vivre» au Musée d'ethnographie à Genève.

«Dans les premières années de la SET, faire beaucoup de bruit autour de la mort était une étape indispensable, expli-

que Marc Antoine Berthod, car trop peu de personnes réfléchissaient à ce thème en Suisse romande.» Cette attitude offensive a d'ailleurs facilité la création de liens étroits entre chercheurs et professionnels de la mort (entreprises de pompes funèbres, soignants, etc.) par le biais de la SET. Des contacts qui ont permis, par exemple, que le phénomène de la mort et tout ce qui l'entoure soit désormais mieux pris en compte dans les EMS et les hôpitaux. Le nouveau comité compte bien entretenir et développer ce réseau tout en continuant une activité de recherches et aussi d'ouverture au grand public, notamment par le biais de conférences, comme celle que va donner Laetitia Nicolas. (ak)

La Suisse connaît aussi les bouquets funéraires. RoadCross y est favorable

Ni le canton de Genève ni celui de Vaud ne tiennent de statistiques sur les lieux de mémoire improvisés qui apparaissent sur la voie publique. A Genève, Patrick Puhl, le porte-parole de la police, a l'impression qu'ils sont en augmentation, tandis que son homologue vaudois, Philippe Jatton, juge quant à lui très difficile d'estimer leur nombre. Tous deux s'accordent cependant sur le fait que les bouquets funéraires bénéficient d'une large tolérance pour autant qu'ils ne



Michaël Cordier, coordinateur romand de RoadCross. (SÉBASTIEN FÉVAL)

est strictement banni du bord des autoroutes. Là, les bouquets sont systématiquement enlevés.

«Laisser une trace»
A Lausanne, Michaël

soutien aux victimes de la route et à leurs proches, voit dans ces «monuments» un moyen de sensibiliser le public aux dangers de la circulation. «C'est important qu'une trace de ces drames reste visible», estime-t-il. Même s'il reconnaît que de nombreux usagers ne les remarquent même pas et que la plupart finissent par ne plus les voir. A son avis, les bouquets funéraires des bords de route seraient d'ailleurs en diminution en Suisse romande.

SOCIÉTÉ EN BREF

Quand Cyrulnik parle de la honte

RENCONTRE Boris Cyrulnik donnera ce jeudi 12 mars à 18 h 30 à Uni Dufour (entrée libre) une conférence sur le thème de la honte. Le neurologue, psychiatre, éthologue et écrivain français proposera une réflexion sur ce vaste sujet. Il explorera à la fois les aspects neurobiologiques et anthropologiques d'un sentiment aussi pénible que parfois inévitable. Cette conférence marquera également l'inauguration du Brain Behaviour Laboratory de l'Université de Genève, dédié à l'étude du cerveau et du comportement humain. EL

Naples, Mafia et gestion des déchets

ENQUÊTE Giancarlo Rossi, journaliste à la Radio télévision italienne (RAI) et auteur d'une enquête remarquée sur les relations entre la Mafia et les déchets en Italie, est de passage à Genève. Il participera ce soir à la conférence-débat intitulée «Pour la Mafia les déchets n'ont pas d'odeur» organisée par les Amis du Monde Diplomatique. CD Mercredi 11 mars dès 20 h, Uni Mail (bd du Pont-d'Arve), salle MR 280.

Le jeu en Fête aux Eaux-Vives

DÉCOUVERTE Près de 230 m²... Il fallait au moins un tel espace pour accueillir et revaloriser le jeu sous toutes ses formes. Le temps de deux matinées, la ludothèque des Eaux-Vives propose aux parents, aux enfants et aux nouveaux venus dans le quartier de faire connaissance autour de divers jeux de société. CD Mercredi de 9 h 30 à 11 h 45 et vendredi de 9 h 30 à 11 h 15, la ludothèque des Eaux-Vives, 27, rue du Nant. Entrée libre. Renseignements: www.ville-ge.ch ou par téléphone au 022 735 36 26.

De jeunes guitaristes se frottent au public

CLASSIQUE Ils sont tous les deux fraîchement diplômés du Conservatoire de Genève. Ce dimanche, les jeunes guitaristes Nemanya Radivojevic (Serbie) et Golfam Khayam (Iran) interpréteront des morceaux de Bach, Scarlatti, Scriabine, Sor ou encore Bogdanovic. CD Dimanche 15 décembre dès 14 h à Cité Seniors, 28, rue Amat/62, rue de Lausanne. Entrée libre. Renseignements: 0800 18 19 20.

Pourquoi le feu est-il de couleur jaune orange?

Chaque semaine, réponse à une question essentielle.

Quand on pense au feu, on voit la couleur jaune orange.

C'est vrai, une flamme, c'est jaune orange. Mais pas toujours. Et pas seulement. En effet, sa couleur peut être aussi blanche, rouge, bleue ou violette, voire être une combinaison de ces différents coloris.



à un niveau de température. Et celui-ci dépend du niveau d'énergie émis par les photons (une sorte de minuscules grains de lumière). Grosso modo, une flamme rouge a une température entre 600 et 900 °C. Une autre de couleur jaune orange de 1000 à 1200 °C. Et une autre encore, bleue ou violette cette fois, de 1300 à 1500 °C. Ainsi, une flamme rouge orange est moins chaude qu'une flamme bleutée ou violette, car elle